

MÉMOIRE

Israël, Yehouda et la légende de David

David Geselson remonte et démonte la saga familiale, des premiers kibboutz jusqu'à aujourd'hui. Un état des lieux sans concession.

Lorsque Yehouda Ben Porat meurt en juillet 2009, David, son petit-fils, n'assistera pas aux obsèques. N'entendra pas le *Kaddish*, la prière des morts. Il ne comprend toujours pas pourquoi. Certes, il y a bien une rupture amoureuse qui l'a fait fuir jusqu'au Japon, mais l'explication ne tient pas.

Face au public, David Geselson arpente la scène, une tasse de thé à la main. Derrière un bureau qui croule sous un amoncellement de papiers, un autre homme est assis, silencieux.

David Geselson s'avance et entame un dialogue avec le public. Il nous raconte l'histoire du grand-père, Yehouda, venu en Palestine en 1934 depuis sa Lituanie natale pour vivre dans un kibboutz. Derrière lui, il a laissé ses parents qui mourront, quelque temps après, fusillés par les nazis. Lorsque Yehouda débarque en Palestine, il est porteur d'un idéal collectif d'égalité, de partage, de solidarité. On pourrait comparer le kibboutz à des petits kolkhozes, dans son fonctionnement comme dans son organisation. Ici, point de religion, ni de religieux. Lui qui a suivi l'enseignement talmudique en Lituanie tire un trait sur ce passé. L'avenir lui tend la main. L'amour aussi. David dévoile la vie tumultueuse de ce grand-père, une légende familiale à lui tout seul, photos, lettres et témoignages à l'appui. Un sacré bonhomme, un drôle de type au caractère bien trempé. C'est plutôt bon enfant. On feuillette les pages de l'album familial au rythme des naissances et des morts. Des séparations et de la fin du kibboutz, de l'installation à Tel-Aviv, des prémices de l'État d'Israël...

L'homme assis derrière le bureau soudain se lève. « *Je m'appelle Yehouda. J'ai quatre-vingt-douze ans.* » Ce qui tenait du récit familial avec sa part de légende très, très légendée se métamorphose soudain en un récit plus complexe où l'histoire vient percuter de plein fouet des trajectoires et des vies

d'hommes. Point de bascule du récit, l'irruption du grand-père sur le devant de la scène, le face-à-face avec son petit-fils, les témoignages de vieux compagnons de l'aïeul... tout interroge la société israélienne, sans tabou. Des terres palestiniennes rongées peu à peu jusqu'à la destruction des villages arabes et à la fuite de leurs habitants; du protectorat britannique dont la politique a laissé sur l'ensemble du territoire autant de stigmates que de bombes à retardement; de l'abandon

des premiers idéaux des kibboutz jusqu'à la politique expansionniste des colonies d'aujourd'hui... Voilà quelques-unes des questions soulevées dans ce qui relève de l'échange, parfois vif, et de l'introspection pour tenter de

démêler les fils d'une histoire complexe parasitée par des positions extrémistes qui tiennent maintenant le devant de la scène.

David Geselson n'a pas choisi la linéarité. Les allers-retours en Europe, des parenthèses à New York ou au Japon, l'accélération de l'histoire après la guerre de 1948, l'expulsion des Arabes et la création d'Israël déclenchent des discussions passionnées. On devine une société israélienne anxiogène, paranoïaque - la scène de l'interrogatoire à l'aéroport est édifiante -, une société qui a tourné le dos aux idéaux des premiers kibboutz pour promouvoir une politique expansionniste mortifère... Une réflexion singulière qui tranche avec les discours bellicieux des autorités israéliennes, un travail de mémoire salutaire, un théâtre qui soulève des questions politiques sans manichéisme, avec pertinence. David Geselson et Elios Noël sont épatants de vérité, à contre-courant des discours actuels, et ils osent interroger la société israélienne aujourd'hui balayée par des vents mauvais de l'histoire avec sincérité et humanisme.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 22 mars, au Théâtre de la Bastille, 75011 Paris. Réservations: 01 43 57 42 14.

DAVID GESELSON

« CE QUI M'INTÉRESSE, C'EST DE VOLER DU RÉEL POUR CRÉER UNE FICTION. »